

E 16 4

à Monsieur Lambert  
souvenir affectueux.  
7 nov. 98. J. J. Corroy.

Dans l'étude ci-incluse, M<sup>r</sup> Corroy développe  
celle thèse que l'architecture a tort nommée gothique et qui doit  
être désignée par le titre d'architecture française du moyen âge, tirée  
son origine de la région aquitanoise, d'où elle a émigré vers  
l'Ile-de-France, et de là en Allemagne.

J. J. C.



*Corroyer*

INSTITUT DE FRANCE.

LES ORIGINES  
DE  
L'ARCHITECTURE FRANÇAISE  
DU MOYEN AGE  
PAR  
M. ÉDOUARD CORROYER

MEMBRE DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies  
du mardi 25 octobre 1898

DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX



MZ 35

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>e</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVIII

EP  
HZ 35

C0002857225



1  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX

LES ORIGINES  
DE  
L'ARCHITECTURE FRANÇAISE  
DU MOYEN AGE  
PAR  
M. ÉDOUARD CORROYER

MEMBRE DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies  
du mardi 25 octobre 1898



Notre beau pays de France semble avoir été voué à l'architecture, dès les temps les plus anciens, par les coloniseurs et les conquérants qui s'établirent dans les Gaules. Ils importèrent avec eux les biensfaits matériels d'une civilisation plus avancée et la beauté de leurs arts, parvenus à un haut degré de perfection.

Le grand art de l'architecture s'est développé chez les Gaulois et les Francs non par des phénomènes de génération spontanée, mais suivant les effets naturels, logiques de la filiation des idées et des arts. Puis sous l'action des relations extérieures, principalement avec l'Orient, il s'est transformé par des évolutions incessantes qui se pénè-

trent, se ramifient, se poursuivent, s'enchaînent à travers les siècles et se manifestent dans leur expression monumentale la plus grandiose.

C'est au milieu de la période de temps dite, du *moyen âge*, dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, que l'architecture nationale, née de la terre gallo-franque, s'annonce et, bientôt après, apparaît avec son caractère déterminé.

L'architecture française s'est formée de trois éléments principaux : grec, gréco-romain et byzantin.

Les Romains enseignèrent l'art de bâtir aux Gaulois et aux Gallo-Francs, en construisant sur leur sol et selon le mode romain, des palais, des basiliques, des thermes, des cirques, des théâtres, des arcs de triomphe ; cependant ils n'exercèrent qu'un ascendant esthétique fort restreint sur l'art du moyen âge.

La Gaule a subi la domination romaine par l'effet consécutif de la conquête ; mais l'action civilisatrice de la Grèce s'était affirmée, plusieurs siècles auparavant, par la fondation de colonies grecques au nord de la Méditerranée. Les monuments, élevés en Provence dès le commencement du premier siècle de notre ère, nous en donnent la preuve, principalement à Arles et à Nîmes, où ils ont gardé des traces profondes de l'art hellénique. Ces édifices sont dus, sans nul doute, à des artistes grecs de la Province romaine, car il n'existe pas d'exemple analogue en Italie.

Les changements et les embellissements de l'architecture imposée par Rome dans les pays conquis, se produisent d'abord dans les provinces (1). Par l'effet d'un senti-

---

(1) Léon RÉNIER. Ses cours au Collège de France.

ment de liberté particulier à la race gauloise, Rome se trouvait alors recevoir plus qu'elle ne donnait, et il s'opéra comme une transfusion d'un sang nouveau, plus vif et plus riche. A Nîmes on voit, comme exemple, le *chapiteau composite*, qui n'apparaît à Rome que sur les colonnes de l'Arc de Titus, érigé après la prise, en l'an 70, de Jérusalem et de son temple.

L'influence grecque sur l'architecture du moyen âge se manifeste de nouveau vers le V<sup>e</sup> siècle après l'établissement, dans la Gaule-Franque, des moines chrétiens venus d'Orient.

L'Institution monastique exerça, dès son origine, une action puissante et féconde parce que ses moines étaient en ce temps des semeurs d'idées et, mieux encore, des semeurs d'exemples. Elle a brillé d'un vif éclat jusqu'à Charlemagne, en préparant l'avènement, puis les évolutions successives des connaissances humaines, par le développement cultivé des sciences, des arts et particulièrement de l'art de l'architecture.

Trois grands foyers spirituels ont illuminé les premiers siècles du moyen âge : *Lérins*, où saint Honorat fonda une école théologique de haut renom ; *l'Irlande*, illustrée par saint Colomban et ses compagnons, célèbres par leurs sciences, surtout celles des manuscrits et des miniatures, sciences importées de la Scandinavie où l'art oriental avait prospéré, en raison des relations très actives de ce peuple avec Byzance. Et enfin *le Mont Cassin*, où saint Benoît institua l'ordre célèbre des Bénédictins, auxquels il donna sa *règle* en 529.

Saint Benoît fut un des bienfaiteurs de l'humanité. Son mérite, indépendamment de sa haute sagesse philosophique, est d'avoir compris, le premier peut-être, que le *travail utile* est la principale condition de la perfection morale.

Il faut reconnaître, et c'est de simple justice historique, que les abbayes ont illustré l'époque dite du *moyen âge*, après avoir sauvé le pays de la barbarie. Jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle les sciences, les lettres et les arts, la richesse et l'intelligence, en un mot la *toute puissance* en ce monde, était possédée par les corporations religieuses. Ces grandes maisons devinrent alors de véritables écoles dont la force d'expansion fut immense.

L'architecture, dont l'enseignement était si spécialement en honneur dans les écoles monastiques, tout en subissant encore les usages romains quant à la construction même, s'était modifiée sous l'effet des relations constantes existant alors entre les monastères d'Occident et d'Orient, surtout avec ceux de la Syrie.

Province romaine au II<sup>e</sup> siècle, la Syrie centrale fut rapidement le foyer d'un mouvement architectonique très remarquable. Les traditions originelles étaient conservées, mais après avoir très profondément subi l'influence grecque (1). L'emploi simultané des arcs appareillés et des colonnes avec leurs plates-bandes, donnent aux édifices élevés en Syrie du II<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle un caractère très particulièrement original; on voit même

---

(1) MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.  
*La Syrie centrale*, etc.

des églises syriennes, entièrement voûtées en berceau, surmontées, au centre de leurs travées, d'une coupole imitée des Perses; essais timides encore, marquant pourtant les étapes d'un mode de construction qui devait prendre à Constantinople, dans l'Europe occidentale, et principalement en France, un si grandiose développement.

L'architecture gréco-romaine de la Syrie centrale fut connue des moines d'Occident ainsi que le prouve le style architectural adopté par eux pour la construction de leurs édifices *réguliers*. Cette période monumentale a reçu la dénomination, toute moderne, de *romane*, en vertu d'un baptême archéologique qui ne date que de 1825; un savant membre de la Société des Antiquaires de Normandie ayant alors proposé d'appliquer ce mot : *roman* à l'architecture qui était postérieure à la domination romaine et antérieure au XII<sup>e</sup> siècle, estimant qu'il pouvait exister une architecture romane au même titre qu'il y avait des langues romanes. L'idée parut juste, mais les conséquences qu'on en tira le furent beaucoup moins; on abusa de ce qualificatif, dont l'emploi doit être prudemment vérifié, car l'architecture *dite romane* a des ramifications nombreuses, avant et après les dates qui lui ont été assignées arbitrairement.

Les institutions religieuses soumises à la *règle* avaient pris, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle une importance considérable, qui augmenta encore avec les malheurs du temps. C'était alors une croyance universelle que le monde devait finir l'an mil de l'Incarnation (1). L'épouvante était générale et, pour

---

(1) MICHELET, *Moyen âge*.

conjurer la colère céleste, de grands biens furent abandonnés aux abbayes qui abritaient les malheureux désespérés. L'angoisse de cette effroyable attente du Jugement dernier s'accrut encore par les calamités qui précédèrent cette date fatale. Mais lorsqu'elle eut passé sans tenir ses sombres promesses, l'humanité se sentit revivre, et son premier sentiment fut un élan d'amour et de reconnaissance pour Dieu qui ne l'avait pas anéantie. Alors d'innombrables pèlerinages commencèrent aux Lieux saints et à Constantinople, qui rayonnait encore de sa magnificence byzantine.

Ces voyages, ces croisades, intellectuelles pour ainsi dire, précédant les expéditions militaires du siècle suivant, développèrent encore les relations existant, bien avant Charlemagne, entre les moines d'Orient et ceux d'Occident; ceux-ci rapportèrent de leurs voyages lointains des tracés, des dessins, des modèles de monuments et amenèrent avec eux les artistes capables de les reproduire dans leurs monastères. L'abbaye de Cluny en donne un exemple par l'application qu'elle fit, dès le XI<sup>e</sup> siècle, de l'architecture, née d'une inspiration syrienne, qui devint le type de l'*art monastique* enseigné dans ses écoles.

Dès le commencement du XI<sup>e</sup> siècle un grand mouvement architectonique se produisit. Il était la conséquence des pèlerinages que la foi religieuse avait suscités, et se traduisit par de superbes édifices, suggérés par la civilisation orientale: Saint-Marc, en Italie et Saint-Front, en France, sont des exemples de l'influence byzantine en Occident. Ces deux magnifiques monuments, couronnés par de vastes

coupoles, sont contemporains. Ils ont été inspirés de l'église des Saints-Apôtres, élevée à Byzance au temps de Justinien; ils présentent cette particularité d'être ressemblants d'aspect tout en différant entre eux dans leur structure.

Saint-Marc est bâti selon les usages romains, en maçonnerie savamment combinée, moulée pour ainsi dire, puis revêtue d'une décoration brillante, composée de stucs et de mosaïques.

Saint-Front, construit en pierre apparente, d'une beauté saisissante dans sa majestueuse simplicité, est un chef-d'œuvre de stéréotomie, ses constructeurs ayant résolu le problème de répartir la charge des voûtes en coupole sur quatre points d'appui solidarisés par des arcs à l'aide de pendentifs savamment appareillés (1).

Votre illustre confrère Abadie, qui a restauré Saint-Front, a fixé l'âge de l'église; ses études, ses constatations préliminaires et, très particulièrement, une photographie, faite en 1870, déterminent l'état extérieur des coupoles. Il découvrit alors que la coupole ouest, vers le clocher, et celui-ci sur sa face est, portaient des traces de feu, marquées par la calcination des parements et surtout celle des arêtes des pilastres et des fenêtres. Ce précieux document (2) est une preuve évidente, un témoignage

---

(1) NOTA. — Il faut remarquer que sur les 20 pendentifs des 5 coupoles, 17 sont appareillés normalement à leurs courbes génératrices; les 3 autres ont été refaits au siècle dernier sans tenir compte de l'appareil ancien.

(2) Les clichés originels sont entre les mains de M. l'architecte diocésain de Périgueux.

irrécusable de l'existence des coupoles avant l'incendie de 1120, le seul dont l'histoire locale ait fait mention.

Il est donc permis de croire, et de dire, que l'église à coupoles de Saint-Front est celle qui fut consacrée en 1047, après son achèvement, sous l'épiscopat de Giraud de Gourdon.

La construction en *pierres appareillées* des coupoles de Saint-Front fut un événement considérable au moment où les architectes avaient la préoccupation constante de mettre à l'abri de l'incendie leurs églises si souvent détruites par le feu (1). Cette révolution dans l'art de bâtir fit sentir ses effets d'abord en Aquitaine, qui avait conservé les principes antiques, puis dans les provinces voisines, et dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle un grand nombre d'églises s'élevèrent à l'exemple de l'église de Périgueux. Cependant des modifications se produisirent dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle ; elles avaient pour but de diminuer les masses des églises à coupoles primitives et de faire une répartition plus pondérée, plus savante des poussées et des résistances, en accusant la fonction des pendentifs par des arcs diagonaux indépendants, mais solidarisés à leur naissance en conservant une élasticité et une solidité parfaites.

On voit un des premiers exemples de ce système de construction à l'église de Montagne près de Saint-Émilion.

C'est l'œuvre des architectes laïcs, disciples des moines ; car les progrès réalisés dans l'art de bâtir se sont accomplis rapidement par la science des constructeurs, « ces illustres maçons du moyen âge », selon l'expression fort

---

(1) VIOLET-LE-DUC. *Dictionnaire d'Architecture, etc.*, t. IV, p. 41 et 350.

juste de Quicherat. Labelle moisson d'idées, semée par les moines, fut recueillie par le peuple laïc, instruit à leurs écoles. Il faut se souvenir que si les immenses cathédrales, les grands châteaux féodaux avec leurs formidables donjons, les maisons de ville, les hospices, les palais et les enceintes des cités, ne sont pas l'œuvre des moines, ceux qui les ont conçus et construits, c'est-à-dire les enfants du peuple, les architectes laïcs, étaient les élèves de ces religieux : moines-architectes. C'est dans les écoles des abbayes si libéralement ouvertes à tous, qu'ils avaient puisé les premières connaissances d'un art qu'ils ont appliqué avec tant d'habileté. Leurs talents se développèrent en liberté après l'affranchissement des communes et la formation des corporations populaires des métiers. Les architectes laïcs devinrent alors les auxiliaires des évêques séculiers, relevant du pouvoir royal régénéré et délivré de la double étrointe de la noblesse féodale et du clergé régulier.

Parmi les églises construites en Anjou, la nef de Saint-Maurice à Angers, notamment, était achevée en 1150 par la construction de ses voûtes suivant la nouvelle méthode ; c'est-à-dire que les travées étaient disposées sur plan carré, que la coupole était remplacée par des arcs diagonaux croisés, en pierres, appareillées normalement à leurs courbes génératrices et supportant des remplissages en pierres également appareillées.

Cette méthode est connue sous la dénomination de : *voûtes sur croisée d'ogives*. C'est le caractère particulier de l'architecture française du moyen âge ; mais il faut savoir que : *ogive* ou *augive*, comme on l'écrivait autrefois, signifie l'arc diagonal dont le croisement forme l'ossature de la

voûte et nullement la forme de l'arc brisé, — improprement nommé ogive; — celui-ci se compose de deux courbes opposées, se coupant sur un angle plus ou moins aigu. Cette forme d'arc était connue très anciennement, particulièrement en Perse, où les constructeurs n'en ont pas employé d'autres depuis les derniers Sassanides. C'est un expédient, un moyen de donner plus de résistance à l'arc, en diminuant l'effet de ses poussées latérales, mais les architectes du moyen âge n'employaient pas le mot : *ogive* pour désigner la forme de l'arc brisé, forme qui a varié à l'infini du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup>.

Dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle le nouveau système avait remplacé tout autre mode pour le voûtement des églises. Il faut remarquer, en même temps, le plan carré adopté pour les travées des grandes cathédrales : celles de Paris, de Noyon, de Laon, de Sens, entre autres; ce fait démontre que l'influence de la coupole a persisté après le XII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la transformation des travées carrées en travées rectangulaires, voûtées sur croisée d'ogives, comme les cathédrales de Reims et d'Amiens, pour ne citer que les premières et les plus importantes du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les architectes du Domaine royal et surtout ceux de l'Ile-de-France avaient adopté la croisée d'ogives dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et vers la fin de ce même siècle, familiarisés avec le nouveau système et guidés par leur science professionnelle, ils inventèrent l'*arc-boutant*, qui accomplit à son tour une révolution dans l'art de bâtir. La stabilité assurée, suivant les usages anciens, à l'aide des masses inertes et passives, était remplacée par l'équilibre

mobile et actif; système d'une hardiesse surprenante, dont les architectes du temps ont tiré des effets merveilleux, mais en même temps innovation dangereuse, parce qu'elle a pour conséquence de reporter au dehors les organes essentiels que les constructeurs d'autrefois avaient toujours préservés en les établissant sagement au dedans. Aussi faut-il constater que si la nouvelle voûte s'était généralisée, en moins de cinquante ans, dans toute l'Europe occidentale et même en Orient, le succès de l'arc-boutant fut en France beaucoup moins prompt et plus restreint.

Au nord de la France, pendant le XIII<sup>e</sup> siècle et une partie du XIV<sup>e</sup>, on édifiait, ou l'on réédifiait avec enthousiasme, et même sans nécessité, de grandes cathédrales à plusieurs nefs voûtées sur croisée d'ogives, et dans lesquelles celles de la nef principale, surélevée, étaient contre-boutées par des arcs-boutants extérieurs.

Au midi, on élevait, au même temps, de grandes églises chrétiennes suivant les principes antiques. Soit par résistance à l'entraînement ou réaction contre le mouvement novateur, les architectes prudents donnaient à leurs édifices religieux une nef unique, large et haute, rappelant les grands ouvrages construits à Rome, comme la basilique de Constantin ou le tepidarium des Thermes de Caracalla.

D'ailleurs le nouveau système des voûtes arc-boutées, qui apparaît dans le Midi ainsi qu'une importation exceptionnelle, ne s'était pas établi, même dans son berceau originel, sans de grandes difficultés, car de graves mécomptes avaient signalé son avènement. En l'absence des

sciences mathématiques qui ont apporté de si puissants leviers aux architectes modernes, il fallait aux constructeurs du XIII<sup>e</sup> siècle une habileté professionnelle et une expérience étonnantes pour construire des voûtes immenses et neutraliser l'énergie de leurs poussées à l'aide d'arcs-boutants faisant fonctions d'étais permanents, et il fallut également de longs tâtonnements pour transformer en règles à peu près fixes les formules, nécessairement empiriques, des constructeurs novices.

Malgré tous ces obstacles, la fortune de l'architecture nouvelle fut considérable, si grande même que des symptômes de déchéance se manifestèrent dès le XIV<sup>e</sup> siècle et s'affirmèrent dans le cours du siècle suivant. L'abus de l'équilibre, la diminution excessive des points d'appui, aggravée par la témérité des porte-à-faux ; l'insuffisance des fondations et l'exagération de hauteur ; la mauvaise qualité des matériaux et leur appareil défectueux ; la rapidité de l'exécution excitée par une émulation mal entendue, née des rivalités de clochers ; la pénurie des ressources, conséquences des convulsions sociales et politiques, compliquées par les malheurs des guerres, sont autant de faits qui peuvent expliquer la ruine d'un art qui a brillé d'un si vif éclat, et l'on peut en trouver la cause initiale dans l'abandon des traditions antiques.

Cette période d'architecture, qui naît au XII<sup>e</sup> siècle pour s'éteindre avec le XV<sup>e</sup>, est désignée improprement sous le nom de *gothique*, radicalement faux au double point de vue de l'histoire et de l'archéologie. Il faut protester contre ce mot : *gothique*, qui n'était au siècle dernier qu'un terme ironique, synonyme de barbare, et qui est devenu,

par une singulière anomalie, le vocable adopté depuis cinquante ans pour désigner l'époque la plus civilisée du moyen âge et, précisément, l'une de celles dont l'art national peut être le plus légitimement fier.

Il serait plus juste de déterminer cette brillante période de notre histoire par un qualificatif expressif, résumant exactement les manifestations de l'art dans notre pays, depuis ses commencements jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

C'est à bon droit qu'elle doit être désignée sous ce titre : *l'Architecture française du moyen âge*; car elle est née dans les provinces qui ont constitué la France moderne. C'est dans l'Aquitaine, dans l'Anjou, dans le Maine qu'elle a ses origines certaines. C'est dans le Domaine royal et principalement dans l'Ile-de-France qu'elle a accompli ses transformations les plus étonnantes et c'est du cœur même de la France qu'elle a si brillamment rayonné sur l'Europe.



